

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 4 août 1905, Du 5 août 1905, Du 6 août 1905.

L'ABELLE DE DEMAIN.

- Sommaire: Bonaparte et le Concordat. La promulgation à Notre-Dame de Paris. La Grotte de Napoléon à Ajaccio. Oran-Mers-el-Kébir. Les Femmes à barbe. Gisèle, histoires de violettes. L'Oncle d'Amérique. L'âme printanière, poème. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc. Une demande en mariage.

LA Question Marocaine

Il semble que cette question marocaine, dont on croyait le règlement proche, se complique chaque jour davantage, et que même elle doit passer au second plan. Voici maintenant que le Sultan du Maroc, qui avait réclaté, appuyé qu'il était par l'Allemagne, la réunion d'une conférence internationale dans l'espoir d'assurer l'intégrité de ses possessions et le maintien de son régime politique, estime que cette conférence constituerait pour lui un danger, que les délégués sur lesquels il n'aurait aucune influence et qui arriveraient à Tanger fermement résolus à ne considérer que les intérêts de leurs pays respectifs, pourraient bien, pour s'accorder, se partager son empire, et en conséquence il déclare qu'il ne veut plus entendre parler de la conférence projetée.

qu'il est allé rencontrer son cousin de Russie dans le Golfe de Finlande, ni qu'il s'apprête à visiter son oncle, le roi d'Angleterre. Il s'est peut-être entretenu avec Nicolas II et il s'entretiendra peut-être avec Edouard VII du Maroc, mais on peut être certain que le sujet principal des conversations a été et sera d'abord la conférence de paix qui s'ouvre dans quelques jours à Portsmouth, aux Etats-Unis, et entre les commissaires russes et japonais, et les nouvelles alliances que chacune des grandes puissances européennes cherche à conclure actuellement.

L'escadre française en Angleterre.

L'escadre du Nord a reçu le programme des fêtes qui lui seront offertes pendant son séjour dans les eaux anglaises. Le 7 août, à 1 heure 30, arrivée à Cowes; à 2 h. 30, visite des amiraux commandants au Roi à bord du yacht royal, puis au lord de l'amirauté; à 4 heures, visite du Roi à bord du "Masséna"; à 5 heures, dîner offert à bord du yacht royal par le Roi. Le 8 août: le matin, régates; après-midi, lunch offert par le marquis de Ormonde; garden party au château d'East-Cowes; soirée: dîner offert par les lords de l'amirauté et les états-majors anglais; bal à bord du "Jauréguiberry". Le 9 août: à 10 h. 30, revue navale passée par le Roi; à midi, déjeuner offert au Roi à bord du "Masséna"; après-midi, dîner offert par les lords de l'amirauté. Le 10 août: à 10 heures, départ pour Londres de l'amiral et de 80 officiers; 1 heure, déjeuner au Guild Hall, offert par le lord-maire, réception à l'ambassade de France; à 5 heures départ pour Portsmouth; le soir, banquet offert par le maire de Portsmouth. Le 11 août: visite du château de Windsor; à 10 heures départ pour Londres de 120 marins; dîner offert par le lord maire aux marins; représentation théâtrale. Le 12 et 13 août: visite de Londres par les officiers français. Le 14: départ de l'escadre.

Rapport démenti.

New York, 4 août.—M. Gregory Wilenkin, l'agent financier du gouvernement russe, a fait aujourd'hui les déclarations suivantes: "Les déclarations parues ce matin dans divers journaux annonçant que M. Witte cherchait à lancer un emprunt aux Etats-Unis, ne reposent sur aucun fondement. La visite qu'a faite hier M. Witte à diverses maisons de banque de Wall street était une visite de simple curiosité. Il est vrai que M. Witte s'est entretenu avec divers financiers, mais ces financiers sont ses amis personnels qu'il a connus à l'époque où il remplissait le poste de ministre des finances à St-Petersbourg. Il est tout naturel que M. Witte qui a fait des études spéciales en économie politique s'intéresse aux institutions financières d'un pays comme les Etats-Unis.

A L'ILE D'ELBE.

Mais voici un autre souvenir, dit M. Paul Gruyer, qui se mêle à celui de l'empereur, et que nous dit tout au long une plaque de marbre gravée, et clouée au mur, sur la façade du monument. L'inscription est en italien, et nous traduisons: "Ici, dans Porto-Ferraio, en 1802, fut apporté le tout petit Victor Hugo. Ici naquit sa parole, plus tard, lave de feu sacré, devait courir dans les veines des peuples, et peut-être trois années passées dans cet air à qui donnent leurs atomes le fer et la mer, raffermant son corps débile, conservèrent à la France l'orgueil de sa naissance, au siècle la gloire de son nom, à l'humanité un apôtre et un génie immortel." En 1802, en effet, quelques mois après sa naissance, Victor Hugo vint à l'île d'Elbe. Né à Besançon, comme l'on sait, où son père, Joseph Hugo, alors commandant, se trouvait en garnison, il avait déjà dû être transporté à Marseille, six semaines après sa naissance. C'était un terrible voyage pour un enfant de cet âge, Un enfant sans couleur, sans regard (et sans voix, comme il l'a dit lui-même, et si particulièrement faible que le médecin qui l'avait mis au monde avait déclaré qu'il ne vivrait pas. Par surcroît de malheur, il fallut que sa mère l'abandonnât pour venir à Paris solliciter le ministre de la guerre, en faveur de son mari, lequel réclamait en vain l'avancement en grade qui lui était dû. Le pauvre bambin resta seul avec son père qui le nourrissait de bonbons pour le consoler, car, depuis le départ de sa mère, il n'arrêta pas de pleurer. Enfin, cette dernière revint, et tout le résultat de ses démarches fut un ordre d'aller plus loin encore, à l'île d'Elbe, avec le régiment de l'impérial Corse. Voilà donc toute une famille qui se remet en route à nouveau et s'embarque pour Porto-Ferraio, où elle s'installe. La santé du petit Victor laissait toujours fort à désirer. Un an après son arrivée dans l'île, il n'était pas encore parvenu à redresser sur ses épaules sa tête "qui, racontent ses admirateurs, comme si elle eût déjà contenu toutes les pensées dont elle ne renfermait que le germe, s'obstinait à tomber sur sa poitrine." Cependant, on ne tarda pas à remarquer que l'avorton était solidement charpenté, qu'il avait large carrure d'épaules et de poitrine. Bientôt, le grand air de la mer et la salubrité du climat aidant, la vie prit le dessus, et quand l'enfant quitta Elbe, au bout de trois ans de séjour exténué de pérégrinations en Corse, il était en train de devenir ce type étonnant de robustesse humaine, qu'il demeura tout le restant de son existence. De Porto-Ferraio, son père s'en alla en Italie avec Joseph-Bonaparte, et lui, il vint avec sa mère et ses frères habiter Paris, rue de Orléans, fin de 1805 ou commencement de 1806. De même que ce fut à l'île d'Elbe que Hugo ouvrit à la vie physique et prit le dessus sur la mort, ce fut là aussi qu'il balbutia ses premiers mots, et la tradition nous a conservé la première parole qu'il prononça. Un jour, nous dit Damas père dans ses "Mémoires", s'étant disputé avec sa gouvernante qui voulait le forcer à obéir et le menaçait: "Cattiva!" s'écria-t-il, "cattiva!" "Cattiva" signifie "méchante" dans l'italien des îles. Où

WEST END.

L'exécution de l'excellent programme préparé par Tom Winslow est applaudi par la foule qui se presse tous les soirs à West End, foule que la fièvre jaune n'inquiète guère et qui jouit pleinement de la vivifiante brise du lac en écoutant de bonne musique.

Visite du ministre John Barrett.

San Francisco, 4 août.—John Barrett, le nouveau ministre en Colombie, est à San Francisco pour examiner les relations commerciales qui existent entre les Etats-Unis et la Chine et particulièrement ce qui a rapport au boycott inauguré par les corporations chinoises contre les Américains. Il insiste sur le fait que sa mission n'a pas un caractère officiel et qu'il veut simplement se rendre compte du sentiment des habitants de la côte sur le boycott et interviewer les négociants qui sont engagés dans le commerce oriental.

ATHENE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1905. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "ALFRED DE VIGNY ET SES ŒUVRES".

Les Maladies de la Peau

Hydrozone et Glycozone. Enduits par la Profession Médicale. En détruisant les germes, ils aident la nature à accomplir sa guérison. Envoyez trente-cinq cents pour les frais d'express sur des Montreilles d'Essai Gratuites. Vendus par les Principaux Pharmaciens. Faire visiter à domicile sur l'étiquette par un spécialiste.

ON DEMANDE A LOUER.

Une maison située avenue de l'Esplanade ou des Ursulines ayant salon et salle à manger avec terrasse, chambres à coucher, bain, etc. Jardin. S'adresser au bureau du journal. 30 juil.—[?]

Accusation annulée.

L'accusation portée contre Sam Félix, le prétendu chef d'une organisation d'ignobles individus important et détenant des femmes de mauvaise vie contre leur volonté pour les exploiter, organisation exterminée par l'inspecteur Whitaker, a été annulée hier par le juge Baker, à cause d'une contradiction qui rend inconstitutionnelle la loi d'après laquelle le prévenu avait été arrêté.

Mécanicien de car tué par la poignée du frein.

Un singulier et déplorable accident est arrivé hier matin, quelques minutes avant quatre heures, sur un car de la ligne du Bayou-St-Jean, près de la rue du Canal. Le poignée du frein que tenait le mécanicien Joseph A. Blasso lui a échappé et l'a frappé au dessus du cœur avec une telle force que le malheureux est tombé mort au milieu du car.

FAITS DIVERS.

Devant l'inspecteur Whitaker. Le caporal Alphonse J. Fitzgerald a été destitué hier par l'inspecteur de police Whitaker. Il était accusé de concussion.

Testament.

Le testament de Clément Vignaud a été déposé hier à la cour civile de district. Le défunt laisse tout ce qu'il possède à son neveu, Jean Vignaud, et le nommé exécuteur testamentaire.

Arrestation.

John Grand qui exploitait un bureau de loterie à l'angle des rues Ste Anne et Galvez a été arrêté hier matin par l'agent de police Mouney.

VOL.

Pendant l'absence de M. E. J. Conway, hier matin, un voleur s'est introduit en sa demeure rue Esplanade, 1722, et en a emporté divers objets.

Empoisonnement.

Louis Senale, un gamin de 8 ans, demeurant rue N. Claiborne 1720, en jouant avec son frère, a ramassé une boîte contenant du poison et en a absorbé le contenu. Il a été secouru par les étudiants en médecine.

BASE BALL.

Birmingham, 6; New Orleans, 1.

TRIBUNAUX.

Cour Civile de District. Janvier & Moss vs Walter J. Keegan, action en recouvrement de \$113.40 sur un compte courant. Thos Wilson vs Otto Thomas, saisie provisoire de \$150. Demande d'émancipation: Albert Wilhelm. Succession ouverte: Mary Wilburn.

Deuxième Cour inférieure.

Juge A. M. Aucoin. Comparutions: Kid Carter, alias Calvin, attaque à main armée: Willie Derbigny, port d'arme cachée: Willie Derbigny, attaque et blessure. Trouvé coupable: Léon Quillon, actes de violence. John Manger, violation de l'acte 107 de 1902, deux chefs d'accusation, \$50 d'amende ou 120 jours de prison.

Ventes inscrites au bureau d'adjudications.

Third District Building Assn. à Thomas Brown, un terrain, Eliza, Evelina, Atlantique et Pacifique, \$1,400. L. Baron à Adolphe Mouldons, deux terrains, Constantinople, Austerlitz, Annonciation et Laurel, \$1,350. A. Toledano à S. Newberger, un terrain, Peters, Liberté, Octavia et Franklin, \$3,250. M. A. E. Lorenz à Chas. M. Nale, un lot, Beauregard, Séré, Toussaint Français, \$3,000. E. J. Simmons à Peter Muller, un terrain, Miró, Galvez, Bienville et Conti, \$1,550.

Libérés.

Le juge Georges H. Théard a ordonné hier la mise en liberté de Mme Ada Lusted, qui était enfermée dans l'asile d'aliénés qui porte le nom de "Louisiana Retreat". Mme Lusted avait, mercredi dernier, présenté à la cour civile de district une requête d'habes corpus, alléguant que son mari l'avait attirée dans l'institution susdite sous un faux prétexte et l'y avait fait enfermer sans raison, puis qu'il s'était rendu en Europe.

Coup de couteau.

Vers deux heures hier après-midi, une querelle est survenue à l'angle des rues Howard et St André, entre John Brown et Jos Richardson, deux hommes de couleur, ce dernier a reçu un coup de couteau à l'épaule.

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

Le 43—Commencé le 17 juin 1905.

LE VIOLONEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

La Cabane du Val-aux-Biches

XX

MISSION DIFFICILE.

Suite.

—Sans doute. Vous voulez la voir?

Il change brusquement de ton: —Non, mais j'ai une recommandation à te faire. Comment est-elle, madame? —Très laide, très faible. —Cependant la journée n'a pas été mauvaise? —Hé! j'ai cru qu'elle allait perdre connaissance tout à l'heure, et ce ne serait pas la première fois depuis quelques jours. —Elle se plaint? —Lina secoue la tête. —Non, fit-elle. Elle souffre parfois cruellement, mais elle ne se plaint pas. C'est une femme d'un courage admirable. —Que veux-tu? C'est une fatalité. Je n'y peux rien. Tu as encore de cette potion? —Pas depuis ce matin. J'ai oublié de vous en demander. D'ailleurs, pensez-vous qu'elle lui soit bien utile? —Le docteur l'affirme et il faut l'écouter. Aussi je t'en apporte. —Donnez. Presque doucement il ordonna: —Fais comme moi... Obéis. Elle s'inclina en disant: —Vous n'entrez pas? —Non, j'ai à sortir et je suis de sombre humeur. J'ai des idées à la tristesse... Ça ne va pas bien ici... Bonsoir, Lina. Il fit quelques pas de plus, ouvrit la porte d'une vaste chambre et s'y enferra. Il était obsédé. —Le mariage se détendit dans

une expression de soulagement. Plus besoin de contrainte. Il venait d'accomplir une lourde tâche. Qu'en arriverait-il? Il s'assit près d'une table ancienne à coins de bronze doré qui lui servait de secrétaire et, la tête entre ses mains, il réfléchit. Il voulait suivre son chemin, avec une impitoyable rigueur, et cependant à cette minute suprême il était pris d'un dégoût de son œuvre, d'une peur aussi, celle de la justice. A chaque instant il prêtait l'oreille du côté d'une porte ouverte sur un petit salon qui séparait son appartement particulier de celui de sa femme et quelques minutes après sa conversation avec Lina, il s'approcha de la porte de communication qui n'était fermée que par un simple bec de cane qu'il pouvait ouvrir selon ses caprices. Là il entendait que le murmure confus de deux voix dont il ne distinguait pas les paroles. Enfin une voix s'éleva. C'était celle de la femme de chambre qui disait doucement: —Bonne nuit, madame. Alors il revint à sa table. L'heure décisive était passée. Si Marguerite avait pris la position qui lui était offerte, c'en était fait d'elle, ou du moins la catastrophe finale était proche. Comme il passait devant la

glace de sa cheminée, il lui semblait que ses cheveux se hérissaient sur son crâne, que son sein était devenu terreur et livide comme si la main d'un genedarme avait dû s'abattre sur lui. Puis il leva les épaules. N'était-ce pas assurément de l'impunité? Qui songerait à s'étonner de la fin d'une femme qu'en effet les princes de la science avaient déclarée plus d'une fois, atteinte d'une incurable faiblesse? Comment établir la culpabilité d'un mari qui n'avait fait que suivre leurs instructions? Quel savant pourrait retrouver le poison qui n'avait accompli son œuvre qu'avec une patiente lenteur et seulement aggravé l'état déjà désespéré de sa victime? Qui donc songerait à cette liqueur, perfidement mélangée à une autre, dont l'effet devait être bienfaisant? N'était-ce pas plus simple d'attribuer la fin de la maladie à la force du mal et à l'impuissance des remèdes par lesquels on avait essayé de le combattre? Quelles accusations avait-il donc à redouter? Quelles poursuites? Aucune. Ah! son affaire avait été prudemment conduite, il pouvait s'en flatter et les circonstances seraient ses vœux! Bientôt il aurait recouvré sa liberté; il pourrait quitter cette

maison dans laquelle il paraissait se plaire et qui en réalité lui était aussi odieuse que la plus ténébreuse des oubliettes. Bien ne pourrait lui enlever sa part de la fortune de la morte, cette moitié qu'elle lui avait accordée si généreusement, avouée par l'amour qui devait lui coûter la vie! Avec cette part, suffisante pour lui assurer la vie large et luxueuse qu'il avait déjà menée jadis dans ce Paris dont il avait la nostalgie, plus sage qu'aux jours de sa jeunesse et mieux inspiré, instruit par l'expérience, il retrouverait sa place dans le monde où il se plaisait, et du moins il n'aurait plus à craindre la déchéance qu'il avait encourue et dont cette fortunée Marguerite l'avait sauvé. Ce n'était pas tout. Mademoiselle de Rohaire n'avait plus désormais d'obstacle devant elle, reviendrait à d'autres sentiments. Il saurait bien la ramener, la convaincre qu'elle n'avait qu'un parti à prendre, se faire pardonner en un mot. L'enfant à venir parlerait pour lui. Il écrivit à la hâte une lettre pleine de passion, de repentir, d'excuses, la recommença à diverses reprises, n'en trouvant jamais les phrases assez entraînantes, et à la fin content de lui-même et de son esprit il la plia soigneusement, ferma l'enveloppe

d'un cachet de cire et la jeta dans un tiroir en se disant: —Je saurai bien la lui faire remettre; curieuse comme toutes les filles d'Ève, elle la lira et sera convaincue! Mais que se passait-il? De nouveau il tendit l'oreille et s'avança à pas lents vers la chambre de la vicomtesse. Lina était une de ces filles pour lesquelles la destinée se montre à leurs débuts dans la vie d'une férocité inouïe. Née de parents sans ressources et orpheline à dix ans, elle avait subi les épreuves les plus dures qui puissent être imposées à une créature humaine. Elevée par une femme aussi pauvre qu'elle et devenue une de ces midinettes qu'on rencontre dans le voisinage de la rue de la Paix, grignotant un fruit avec un morceau de pain sur les trottoirs, elle avait en la chance d'entrer, vicieuse déjà mais assez adroite pour le cacher, chez une courtisane où Marguerite Beau lieu, conduite par son mari, l'avait trouvée et prise comme femme de chambre. Grande et bien faite, poussée comme une plante de serre chaude, le teint mat, elle avait été remarquée par le vicomte à l'un de ses moments d'ennui, mais elle ignorait ses projets et se montrait aussi attachée à sa jeune maîtresse qu'elle pouvait l'être à quelqu'un après les années de misère qui l'avaient en-

durcie et blâcée. Qui aurait pu lui en demander davantage? Lorsqu'elle était rentrée dans la chambre de sa maîtresse, Marguerite venait de se mettre au lit. Les lampes étaient éteintes. Seule, une petite veilleuse de nuit placée sur la cheminée et voilée d'un abat-jour de soie bleu pâle, répandait dans ce vaste appartement tendu d'étoffes à fleurs effacées sur un fond mauve une lueur incertaine qui laissait flotter les meubles et les figures des portraits suspendus aux murs dans une sorte de brouillard. Lina se pencha sur le lit de la vicomtesse et lui demanda: —Madame et toi rien pris ce soir? —Rien. —Voulez-vous un peu de cette potion qui vous est ordonnée? —Je n'en ai plus. —M. le vicomte vient d'en apporter un flacon. Il avait oublié de la remettre à madame. —Donnez. Elle se sentait lasse, brisée, tout endolorie. Après l'émotion du matin et la visite de Dominique Bruocourt, les promenades de la journée et ses entretiens avec son mari, elle éprouvait un besoin de repos indicible. C'est à peine si elle retrouvait dans son cerveau affaibli un vague souvenir de ce qui s'était passé.